

Delphine

REIST

ART Avec ses objets du quotidien qui s'animent sans crier gare, la plasticienne s'amuse à «détourner l'attention». Un livre tentera bientôt de la cerner.

Ex abrupto

SAMUEL SCHELLENBERG

Elle n'a pas une actu archi brûlante mais qu'importe: pour une fois qu'on attrape Delphine Reist, on ne va pas la lâcher. En 2010, la première fois que nous voulions la rencontrer, alors qu'elle exposait ses étonnantes installations à Fribourg, la plasticienne venait d'accoucher d'un Urs; la fois suivante, fin septembre, elle s'était à peine installée à l'Institut suisse de Rome, pour une résidence d'un an. «Mais je vous contacte quand je serai de passage à Genève...» Plusieurs courriels plus tard – notamment depuis le Japon, où elle exposait à la Biennale d'Onomichi –, rendez-vous est pris pour le 22 décembre, dans un repère d'artistes de la Servette, au bout du lac. C'est là qu'elle, son compagnon et leur fils crèchent quand ils ne sont pas invités en Italie, à Saint-Pétersbourg, Hiroshima, Reims, Dallas...

Delphine Reist, Genevoise d'adoption – elle est née et a grandi à Sion –, publie à la fin du mois un catalogue de son œuvre. L'occasion de faire le point sur une carrière encore jeune – les premières expositions de la quadragénaire datent de la fin des années 1990 – mais néanmoins prolifique: son laptop saturé d'images en atteste. A peine installés, nous voilà d'ailleurs partis sur les tatamis d'une maison abandonnée d'Onomichi, où Delphine Reist a installé des miroirs l'automne dernier, «pour multiplier l'espace vide par deux».

LE CRÉPUSCULE DU NÉON

La plasticienne est l'une des rares protagonistes de la scène contemporaine helvétique à figurer au catalogue de la collection du Centre Pompidou, à Paris. Jusqu'il y a un an, sa vidéo *Averse* (2007) était d'ailleurs montrée dans le formidable accrochage 100% féminin «elles@centrepompidou», gigantesque séance de rattrapage de l'institution suite au cafouillage sexiste qu'était «Dionysiac», expo de groupe aux relents misogynies, en 2005. Avec ses tubes néons qui s'écrasent progressivement sur le béton, dans une salle bientôt obscure, *Averse* est un

bon résumé du travail de Delphine Reist. Tout en interrogeant l'espace et l'architecture d'un lieu, elle met en scène des objets du quotidien et les fait glisser du côté de l'étrange par leur simple autonomisation.

Ainsi, des perceuses soigneusement rangées dans une étagère métallique se mettent intempestivement en marche (*Etagère*, 2007); quand ce ne sont pas des fauteuils de bureau qui tournoient (*100 fleurs épanouies*, 2009), des éviers qui se remplissent d'eux-mêmes (*Colonne*, 2007) ou des caddies et barils qui avancent tout seuls, comme ceux d'une performance réalisée dans le parking de l'Université de Tours en 2008.

LA BOSSE DES MATHS

«Les objets parlent de manière impudique de la société qui les a créés, sourit Delphine Reist. Et les moteurs qui actionnent ces machines amènent la curiosité des spectateurs – la même qu'ils auraient en allant au Salon des inventions.» L'artiste aime bien s'adresser au public sans qu'il s'en rende compte, en pratiquant le «détournement d'attention». C'est pour cela qu'elle préfère exposer en dehors des musées, qui sont des «autorités culturelles»: «Si on y fait caca, cela devient forcément une sculpture. Mais ces institutions amoindrissent aussi la capacité de jugement des gens. Montrer des œuvres en dehors du champ de l'art oblige le public à se poser des questions.»

Delphine Reist a étudié à l'École supérieure des beaux-arts de Genève, ancêtre de la Head dans laquelle elle enseigne désormais la sculpture. «À l'époque, je faisais un travail beaucoup plus sérieux, davantage dirigiste et didactique», s'amuse-t-elle rétrospectivement. Mais au fait, pourquoi a-t-elle voulu devenir artiste? «Je ne sais pas trop, l'art contemporain me semblait la chose la plus excitante à faire! Mais bon, j'aurais aussi pu étudier les maths, ça m'aurait en tout cas davantage intéressé que les branches littéraires...» C'est peut-être pour cela qu'elle se sent si bien à l'Institut suisse de Rome, pour lequel elle ne tarit pas d'éloges et qui reçoit en résidence



Delphine Reist. DELPHINE REIST

non seulement des artistes mais également des scientifiques. «À midi, on mange tous ensemble et je peux poser n'importe quelle question idiote. Non seulement elle ne provoquera aucune condescendance, mais en plus j'aurai toujours une réponse!» Wikipédia en chair et en os.

LE BRUIT ET L'ODEUR

En 2005, Delphine Reist était également en résidence, cette fois sur l'île de Kronstadt, à Saint-Pétersbourg. Comme à Rome, elle était accompagnée de son compagnon Laurent Fau-

lon, lui aussi artiste, avec qui elle expose régulièrement – c'était le cas l'automne dernier à la Ferme Asile de Sion, avec une mise en scène des trophées d'une razzia effectuée à l'arsenal urbain des SI et de la voirie. La proposition s'appelait «Fête Nat» et fleurait bon – façon de parler – les substances comestibles indispensables à toute nouba en Suisse. Le couple avait aussi envahi conjointement l'Hôtel Dieu de Toulouse lors du Printemps de Septembre de 2008. Cette fois, c'est le vin qui taquinait les narines des visiteurs, alors qu'il s'écoulait le long de

rideaux. «Avant de réaliser une installation à proprement parler, je débute parfois en imaginant son odeur et ses sonorités», remarque l'artiste, qui s'avoue fascinée par l'huile de vidange – elle s'en est servi pour plusieurs pièces. «J'aime son parfum bitumeux et chocolaté, très rond.» Or ça tombe bien: l'une des prochaines actualités de l'artiste est sa participation à la Biennale de Dallas, au printemps. Les derricks texans sont avertis!

L'ouvrage, dont les coordonnées ne sont pas encore disponibles, comprendra un texte de Vincent Pecoll et un entretien avec Corinne Charpentier.

